

XYZ. La revue de la nouvelle

Nouvelles d'ici et d'ailleurs



Numéro 51, automne 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4616ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1997). Compte rendu de [Nouvelles d'ici et d'ailleurs]. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (51), 105–109.

Nouvelles d'ici et d'ailleurs

Monomanies

Hans-Jürgen Greif, *Solistes*, Québec, L'instant même, 1997, 232 p., 24,95 \$.

Au début c'était un bien joli petit animal — une chatte, en fait — que Robert Mothe, vieil homme aigri et solitaire, s'était mis en tête d'apprivoiser. Une chatte pour monsieur Mothe ? Espérons que l'auteur, habitué d'écrire en allemand, ne l'aura pas fait exprès. Bon. La bête « frêle et élégante, tigrée » avait fière allure malgré une maigreur que les rongeurs de la cave, décimés avec constance, allaient vite remplumer. Et plus elle devenait énorme — ça n'était déjà plus un chat, on aurait vraiment dit un fauve, avec les griffes et l'odeur caractéristique — « l'odeur de la jungle » —, plus le vieillard, à qui l'animal était maintenant indispensable, semblait s'amenuiser. Mais il n'y avait pas que ce dépérissement : « Dorénavant, la chatte imposait sa volonté par la force et lui faisait mal quand il ne lui obéissait pas, sans le blesser trop, cependant. »

Rien de commun, *a priori*, entre ce Robert Mothe, vieillard austère qui introduit à ce dernier livre de Hans-Jürgen Greif, et Julien, chef cuisinier féru d'opéra dont la deuxième nouvelle nous relate l'existence, ou cette femme de la Nouvelle-Angleterre qui rêve d'échanger son mari velu contre un héros de *soap* quotidien, ou encore cet avocat replet et redoutable collectionnant horloges, montres et cadrans. Au total ils seront dix personnages, chacun menant en apparence une vie assez ordinaire. Mais voilà : chacun a sa passion, qu'il a élevée au rang de manie.

Pour le cuisinier mis en scène dans « Les Divines », ou l'avocat apparaissant dans « Le temps volé », on peut déceler une genèse, un moment fondateur que Greif situe vers la fin de l'adolescence. À ce moment, les protagonistes ont rencontré leur objet suprême, total, absolu, si l'on peut dire. Pour la plupart des autres personnages, le cadre de l'aventure désirante n'est pas

aussi nettement dessiné : il y a eu glissements progressifs vers le plaisir, puis il semble que le plaisir ait ravi, intoxiqué l'entière de l'être. Quoi qu'il en soit les choses, règle générale, finiront mal, tragiquement même, la passion — qui, parvenue à un stade d'exacerbation ultime et, partant, inavouable, ne saurait s'exercer que de manière subreptice, derrière des portes closes — se muant graduellement en une véritable psychose.

Pour relater ces obsessions, Hans-Jürgen Greif utilise un ton distancié — peut-être le meilleur qui convienne en pareil cas — où se glissent des touches d'humour. Ainsi dans « Les délices de la campagne », où le narrateur quitte son lycée parisien pour Auxerre, en Bourgogne, les collègues enseignants s'adonnent à des passe-temps qui semblent aussi mystérieux qu'inquiétants. Jusqu'au jour où le directeur du lycée confesse : « Mon rêve, comme c'est le rêve de nous tous : pouvoir organiser un jour une rencontre mondiale portant sur l'objet de nos passions. Ce serait formidable ! Rien que des gens qui s'entretiennent sur les pipes ! Ou les aiguilles ! » Et que penser des habitants de Blacey-les-Roses, village sis au pied du Massif central où l'on produit un célèbre fromage, le « Crottin à la Rose ». De roses il n'y avait plus guère depuis longtemps, et « cela sentait partout le bouc dans le village ». Quant aux deux chevaliers de cette histoire intitulée « Le sabot d'or », on ne sait trop ce qu'ils font à leurs bêtes, mais avant eux jamais ne naquirent chèvres aussi extraordinairement productives !

Voilà certes qui dédramatise, même si on sent vaguement que ces gens-là, tous autant qu'ils sont, tueraient volontiers pour posséder l'objet de leur passion. Ils semblent surtout prêts à en mourir. Force nous est dès lors de constater que le plaisir s'avère la forme achevée de l'esclavage.

Dans ce recueil aux allures (parfois subtiles, parfois plus évidentes) de décalogue — comment ne pas reconnaître en effet, dans les dix manies exposées, une transgression des dix commandements divins — est à l'œuvre une écriture « classique », finement travaillée au demeurant. C'est ici, sinon la première

fois, du moins l'une des premières que Greif, professeur au département des littératures de l'Université Laval depuis au moins une vingtaine d'années mais Allemand d'origine, se risque à écrire directement en français. Est-ce parce qu'il n'écrivait pas dans sa langue maternelle ? Toujours est-il que Greif manifeste, avec *Solistes*, une économie de moyens qui tranche quelque peu sur ses livres précédents ; en perdant de sa préciosité, l'écriture y gagne du coup en intérêt et en efficacité. *Solistes* montre en somme un nouvellier plutôt talentueux et stylé, ludique aussi, en bonne possession de son art.

Francine Bordeleau

Retour à Sodome et Gomorrhe

Jean-Marc Cormier, *Des cantiques*, Rimouski, Éditeq, 1996, 150 p.

Ca commence, un peu maladroitement, par un « avant-propos » où l'auteur explique son recueil, ses intentions et ses vues sur l'écriture. Celle-ci, assure-t-il, « ne peut prendre racine que dans la vie », « le contenu et la forme doivent s'épouser aussi parfaitement que possible puisqu'ils participent d'un seul et même propos », et « tout le reste n'est que littérature, théories fumeuses et billevesées ». Il est étrange, anormal même qu'en plus de se livrer à de telles simplifications, un écrivain associe littérature à « théories fumeuses » et « billevesées ». De toute façon ce genre d'introduction est rarement du meilleur goût, et encore moins quand elle est signée par l'auteur du livre lui-même.

L'œuvre ici en cause est composée de neuf nouvelles écrites entre 1970 et 1996. Une version quelque peu différente de certaines d'entre elles a déjà été publiée, notamment dans *XYZ* ou dans d'autres recueils.

Ces textes qui ont parfois mal traversé le temps — c'est le cas, par exemple, de « Plainte désolée », qui met en scène un

travesti quadragénaire — affichent une nette prédilection pour le sordide. *Des cantiques*, ainsi intitulé à cause du Cantique des cantiques, se veut une manière d'extension, d'illustration contemporaine de l'Ancien et du Nouveau Testaments. Mais une illustration qui s'attarde presque exclusivement aux passages et aux figures les plus durs, scabreux et tourmentés. C'est ainsi que l'on fera « Quelques pas dans Gomorrhe », que seront revues et corrigées les histoires de Salomé (« Pour l'amour de Salomé ») et de Marie-Madeleine (« Marie-Madeleine hallucinée »)... Celle qui dansa pour obtenir la tête de Jean-Baptiste apparaît ici sous les traits d'un mannequin réclamant la tête de celui qui accula son frère adoré au suicide ; quant à la pécheresse rescapée par Jésus-Christ, elle devient ici une jeune femme qui se perd dans les drogues et la promiscuité sexuelle des communes.

Avec un texte inaugural intitulé « Au commencement », *Des Cantiques* devait fatalement se clore sur « L'apocalypse ». Ici, le narrateur entend des voix : normal, il est télépathe. Du coup il se retrouve en pensée dans plusieurs lieux à la fois. Il est même habité, croit-on comprendre, par les personnages d'un texte qu'écrivit une femme. Celle-ci, occupée à livrer « l'implacable portrait de [son] intérieur souillon », imagine et met en scène les turpitudes d'un chef de bande : un certain Pier Paolo Di..., qui « encule à sec des garçons de dix ans tenus immobiles par deux gardes du corps. Des petits garçons bâillonnés avec du papier cul usagé plein la bouche. Et c'est ainsi que des garçons de dix ans finissent par bander dans le mal, une écharde de contreplaqué rugueux plantée dans le tissu du pénis [...] ». Ici culmine ce recueil aux images volontairement excessives, dans cette apocalypse symbolisée par des garçons se faisant violer de façon sordide, et finissant par y prendre plaisir.

L'excès, mais aussi la complaisance président à ce recueil qui s'inscrit dans une certaine esthétique de la souillure. C'est ainsi que de belles fulgurances, des moments forts perdent de leur portée. Cormier semble aussi prendre un malin plaisir à sombrer dans la scatologie, ce qui finit par lasser. En somme, l'écri-

ture mal canalisée, plutôt brouillonne de l'auteur, nuit au propos qu'il défend. *Des cantiques* s'avère finalement un recueil fort inégal qui eût gagné à être peaufiné. Au bout du compte on se demandera si *Des cantiques* nous présente des nouvelles ou un défoulement narcissique.

Francine Bordeleau

PROCHAINS NUMÉROS

Il est encore temps de soumettre vos textes

pour les numéros suivants :

numéro 56, hiver 1998, « Le bal »

(date de tombée : 31 janvier 1998)

numéro 57, printemps 1999, « Toile »

date de tombée : 31 mai 1998)